Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 45

Artikel: Royal biograph
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217576

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE VOYAGEUR SENTIMENTAL OU MA PROMENADE A YVERDON

(Suite.)

La questionneuse.

Enfin, nous arrivons à La Sarraz, Remarquez la prodigieuse efficacité d'un morceau de métal. En quelque coin du monde qu'on se retrouve, on porte toujours dans sa bourse, et sa table et son logement.

L'hôtesse qui nous reçut était une grosse réjouie, dont la fraîcheur et l'embonpoint invitaient à s'arrêter chez elle ; d'ailleurs, grande babillarde, grande amatrice de la gazette de Berne, à ce que j'ai appris depuis. Elle devait naturellement s'intéresser à tous les pays, recevant des habitants de presque tous les coins de la terre.

Elle nous servait quelques mets ; puis, mettant une main sur la able, et appuyant l'autre sur sa hanche, en tenant le coin de son tablier, elle semblait attendre que nous disions à sa langue : Partez ! Le signal ne venant point, elle se le donna elle-même.

— Ce monsieur (en me montrant le père la Joie) m'a dit que vous étiez de Genève.

— Je m'en serais fait honneur il y a quatre ans. Pourquoi m'en parlez-vous ?

— C'est que nous avons eu ici, il y a deux ans passés, M. Necker, qui est aussi de Genève.

— Vous avez eu chez vous un grand homme.

— Il m'a bien semblé. Madame son épouse était avec lui.

— Digne compagne de M. Necker !

— *Oh ! oui*, monsieur, ça n'a pas de fierté ; je causais avec elle et sa fille, comme avec ma voisine. Et que sont-ils devenus ?

— Ils sont à leur maison de campagne, près de Paris.

— Et M. Necker, rentrera-t-il dans son emploi ?

— Je le voudrais, pour le bonheur de la France, et je ne le voudrais pas pour le sien.

— Il avait bien de la peine ; c'était lui qui ramassait tout l'argent du royaume ; il lui en restait sans doute beaucoup par les mains ?

— Pas un sou, ma bonne dame.

— Pas un sou ! que gagnait-il donc ?

— Le plaisir d'être utile, et le suffrage de tout un peuple.

— Le brave homme ! je crois que s'il était là, je l'embrasserais. Est-il vrai qu'il ait fait un si bon livre ?

— Un livre excellent, délicieux, qui le met dans l'impossibilité de rien ajouter à sa gloire.

— Vous me faites bien plaisir en me disant tout cela ; je me réjouis de le raconter à mon mari, qui aime ce monsieur, cette dame et leur demoiselle, comme s'ils lui étaient quelque chose.

Puis tout à coup, et sans autre transition :

— Pardon, monsieur, dites-moi, je vous prie, que fait l'empereur ?

— Il cherche à arrondir ses états et à dégraisser les moines.

— Et le Pape ?

— Il cherche à parer, avec sa crosse, les coups qu'on lui porte avec des sceptres.

— Et le roi de Prusse ?

— Il est en vedette.

— Et les Hollandais ?

— Ils paient.

— Et les Anglais ?

— Ils épient le moment d'une revanche.

— Et les Mahométans ?

— Ils tremblent que les chrétiens ne les volent.

— Et l'impératrice de Russie ?

— Elle déblaye tout doucement le chemin de Constantinople.

— Et notre souverain ?

— Sa vigilante sagesse écarte de vous tout orage.

— Et vous croyez qu'il y ait guerre ?

— Il y a grande apparence que les rois ne tarderont pas à se donner ce divertissement ; voilà plus de quatre ans que le sang humain n'a ruisselé en Europe.

Nous en étions là lorsqu'on appela ma questionneuse, pour donner une bouteille de vin à un passager. C'est grand dommage ! nous allions sans doute examiner de quel côté penche la fameuse balance politique, traiter l'échange de la Bavière, et peut-être arranger cette grande affaire, etc., etc. Une misérable bouteille gâta tout ; ce qui me conduit à soutenir que, si l'on a donné un gros livre sur les petites causes qui produisent de grands effets, on pourrait en donner un plus gros encore sur ceux qu'elles empêchent.

Le traîneau.

Nous fûmes obligés de prendre un traîneau, auquel nous attelâmes nos montures, avec trois chevaux de trait, tant elles avaient besoin d'être tirées elles-mêmes. Notre hôte s'offrit de nous conduire en nous priant de vouloir prendre sa fille avec nous jusqu'à Orbe. A peine achevait-il ces mots qu'elle parut... Nous le remerciâmes de la faveur qu'il nous demandait.

Fleur de quinze ans, à peine éclose ;
Traits charmants qu'amour dessina ;
J'appris que son nom était Rose,
Quand je le soupçonnais déjà.

On comprend que nous voulûmes bien courir le risque d'être un peu pressés, et beaucoup même, dans notre traîneau en y recevant Rose. Elle s'assit, en baissant deux grands yeux qui semblaient craindre de lire dans nos cœurs ce qui s'y passait. Le sien lui disait sans doute :

— Ils te trouvent jolie, tu ne demandes pas mieux ; mais feins de l'ignorer ; ils en auront plus envie de te l'apprendre.

Que nous disait le nôtre ?..... Chastes lecteurs, bénissez les points !

Rose tenait un petit chien nommé Fripon, aussi malin qu'heureux. Son joli poil invitait à le caresser sur les genoux de sa maîtresse... Fripon soupçonnait sans doute que nos caresses n'étaient pas pour lui ; il jappait, mordait, et semblait avoir été placé là par le père de Rose.

Je voulus lui attacher des vers au cou ; le petit diable faisait rage.

—Il n'en veut rien, me dit la Joie ; garde tes vers pour le premier impromptu que tu feras.

— Je ne me décourageais point ; mes mains étaient mordues, mais c'était sur les genoux de Rose ; le moyen de les retirer ?... Je réussis enfin, et le collier de Fripon porta ces vers :

Rose m'aime, je la caresse ;
Le plus philosophe barbon
Donnerait cent ans de sagesse
Pour un quart d'heure de Fripon.

Rose lut, rougit et ne dit mot. Nos regards rencontraient-ils les siens, Rose badinait avec Fripon; d'un air cependant qui nous disait que Fripon était bien petit... qu'elle savait déjà qu'il en existait d'autres... Approchions-nous Rose de plus près, comme pour l'empêcher de tomber du traîneau, lorsqu'il n'y avait rien à craindre, Rose se penchait doucement et badinait avec Fripon. Je ne définirai pas ce que j'éprouvai. Eh ! qui peut dire ce qu'est cette flamme électrique, cet éclair rapide qui traverse notre être, et annonce l'orage du cœur au le plus léger attouchement de l'objet qu'on aime ! Au moment où j'oubliais et le bal d'Yverdon, et la rigueur de l'hiver, et le père de Rose, qui de temps en temps se retournait, comme pour voir si sa fille ne nous gênait point, le traîneau se brise, nous versons ; je saisis Rose, et nous voilà étendus sur la neige. J'étais seul dans ma première chute, et je criais au secours : dans celle-ci je ne criai point; Rose ne cria pas non plus. Son père me demanda si je ne m'étais point fait mal. Non, lui répondis-je en regardant Rose ; au contraire...

— Et toi, Rose ?

— Comme ce Monsieur !

(A suivre.) M. VERNES.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

La Caissière de notre Association a reçu du Président de la Commission de Secours aux « chômeurs dans la détresse » l'accusé de réception de la somme de 20 francs ; ceci, afin de diminuer ou contribuer aux frais de transport des denrées expédiées de notre canton.

Heureuse de constater que leur appel avait été entendu, ils voient avec joie que l'entr'aide entre Confédérés n'est pas un vain mot.

Au nom des intéressés comme au vôtre, nous vous prions, Mademoiselle, d'adresser nos sincères remerciements et l'expression de notre profonde gratitude à chacun des membres de votre Association.

Le Président de la Commission,
Paul Staehli.

A propos du chansonnier. — Nous permettra-t-on, à nous, Vaudoises de section d'Aigle, de venir faire une petite remarque à propos du nouveau chansonnier et exprimer ici le désappointement que nous éprouvons à constater la trop petite place qui est donnée à notre musicien Vaudois et Aiglon, Gustave Doret ?

Les chansons de Doret sont charmantes et nous les avons retrouvées avec plaisir, mais, sur 106 numéros, 27 signés de l'auteur fribourgeois pour 1 de l'auteur vaudois, et cela dans un recueil composé spécialement pour les Vaudoises ! N'est-ce pas légèrement abuser ?

« Les filles de Trois-Torrents » de Lauber, très à leur place dans la « Gloire qui chante », destinée à être chantée par des soldats, n'aurait-elle pas été avantageusement remplacée par n'importe quelle autre chanson populaire, la « Châtelaine d'Aigremont » par exemple, une de nos plus exquises mélodies dont nous avons constaté avec stupeur l'absence.

Et dans l'œuvre considérable de Jacques Dalcroze, on n'a rien trouvé non plus qui rappelle le canton natal de son auteur ? Curieux !

Si « Yoggueli et Vreneli » méritait la traduction, pourquoi ne trouvons-nous pas « La chanson des adieux ! » qui, eux au moins, avaient le mérite d'avoir été traduits par un vaudois... et combien joliment.

L'auteur de « Tel » vous a refusé l'autorisation de publier son chœur final ? Quel dommage ; ou bien ne l'avez-vous pas jugé digne de figurer à côté d'autres œuvres signées Tobler ou Rehberg

Du reste, ne nous en faisons pas ! Nous les chanterons les chansons populaires de Doret, laissant aux Fribourgeoises et aux Valaisannes le soin de célébrer les mérites de leurs cantons respectifs.

M. L. D.

Royal Biograph. — Pour cette semaine le Royal Biograph s'est assuré un nouveau film Gaumont : « La Fille des Chiffonniers », superbe film dramatique en 6 actes, d'après le célèbre drame populaire d'Anic et Bourgeois et Ferdinand Dugué. Exposer le scénario en un résumé inévitablement trop succint, serait déflorer l'action. Les amateurs de cinéma classeront « La Fille des Chiffonniers » parmi les meilleurs films représentés jusqu'à ce jour. Ils applaudiront Bamboche dont l'esprit ingénieux, l'intelligence jamais à court, le cœur toujours en éveil, la faculté de décision et de prompte réalisation, rappellent les meilleures créations du genre. C'est un Lagardère en blouse déchirée, un Lagardère dont la bosse est une hotte. Interprétation remarquable et mise en scène Gaumont, ce qui est tout dire. Dimanche 12, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30. Spectacle de tout premier ordre qui peut être vu par chacun, grands et petits.

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat.
J. Monnet, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.